

CHAPITRE 5

LA PRÉPOSITION : VERS UNE DÉLIMITATION SPATIALE

*« Par l'espace, l'univers me comprend et m'engloutit
comme un point ; par la pensée, je le comprends. »*

Blaise Pascal, *Pensées*, VI, 348.

0. Introduction

La notion d'*espace* a bénéficié d'une considération épistémologique très particulière, qui se déploie dans plusieurs disciplines scientifiques qui s'y sont intéressées, telles que la philosophie, la musique, la géométrie, la physique, la linguistique, etc.

Notre objectif dans cet essai d'analyse de l'espace sera de souligner l'importance du lexique qui s'y réfère en français, étant donné que dans les enchaînements illocutoires on pose souvent la question : *où...* ? et dont la visée perlocutoire est d'indiquer la circonstance spatiale. Dans cette optique, nous nous préoccupons principalement de mettre en valeur l'aptitude des prépositions à introduire ce lexique dans le discours. Cette réflexion nous contraint à repenser la relation espace-préposition et de tenter de répondre à un certain nombre de questions à même d'éclairer notre problématique.

Comment se définit l'espace ? S'applique-t-il spécifiquement au domaine locatif ou peut-il s'étendre à d'autres domaines temporels ou notionnels ? S'agit-il toujours d'un espace concret ? Ne peut-on pas également parler d'un espace abstrait ou métaphorique ?

Pour ce faire, nous partons de son étymologie. En latin, *spatium* désignait « champ de course, arène », puis « espace libre, étendue, distance » et aussi

« laps de temps, durée¹ ». Le mot serait d'origine obscure. Son synonyme *lieu* est aussi issu du latin *locus* (forme ancienne *stlocus*) « lieu, place, endroit », qui sert à traduire le grec *topos* (→ topo- ; isotope, topique, utopie)² ».

Tel qu'il est défini dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, l'espace peut signifier dans son acception abstraite une étendue indéfinie, comme dans *le temps et l'espace* et dans l'opposition *géométrie plane* vs *géométrie dans l'espace*. « En termes de musique, il désigne l'intervalle blanc qui se trouve dans la portée. En termes de typographie, il désigne des petites pièces de fonte qui servent à séparer les mots l'un de l'autre ».

L'espace a constamment été une préoccupation primordiale et constante pour l'homme, car au-delà du langage, de son acquisition et de son perfectionnement, l'individu (ego) est indissociable d'un lieu : locus ou cosmos par rapport auquel il a toujours besoin de se positionner. L'être est inclus dans l'espace qui l'entoure. Plusieurs philosophes se sont penchés sur ce sujet en ayant l'intention d'analyser la relation homme-espace. En d'autres termes, comment l'homme arrive-t-il à conceptualiser le monde ? Comment percevons-nous cet espace ? Quels sont les paramètres auxquels il recourt pour le configurer ? Peut-il décrire cet espace dans son aspect géométrique : uni-bi-tri dimensionnel ? Quelles sont les représentations mentales possibles du monde qui nous entoure ? Peut-on discerner ses limites ? Quels sont les points communs à toutes les langues dans l'illustration de l'espace ? Y a-t-il des universaux dans l'expression de lieu (les points cardinaux) ? Quelles performances (intellectuelle, sensation visuelle) sont mises en vigueur pour rendre cet espace précis et déterminé ?

Nous ne chercherons nullement à répondre à toutes ces questions, qui dépassent les limites de notre sujet. Toutefois, certaines de ces questions recoupent nos préoccupations, du moins dans certains développements comme, par exemple, la partie que nous réservons à la perspective cognitive.

1. L'espace à travers le temps : approche philosophique

La question de l'espace a préoccupé les penseurs depuis le temps des Grecs. Et c'est à Zénon qu'on doit un précepte ancestral qui nous explique que « tout ce qui existe est quelque part³ ».

¹ Alain Rey, *op. cit.*

² *Ibid.*

³ Vandeloise compare ce précepte à une maxime qui caractérise le dynamisme de Leibnitz : « tout ce qui n'agit pas, n'existe pas ». Linguistiquement parlant, il est possible de vérifier le

Platon, dans le *Timée*, nous expose deux interprétations relatives à l'espace : la première est de nature irrationnelle, impliquant une conception subjective, c.-à-d. l'imagination, que Cornford reformule comme suit : « pour trouver la réalité il vaut mieux fermer les yeux et penser¹ ». Quant à la deuxième notion, qui était au cœur de la réflexion platonicienne, elle s'approche plus de la logique scientifique en mettant en valeur l'aspect géométrique pythagorien selon lequel

Le Cosmos occupe le Réceptacle dans lequel il devient visible et tangible. Dans la cosmogonie de Platon, comme dans celle d'Hésiode, l'espace est donc le berceau qui contient la matière, « le ventre dans lequel le monde est né »².

D'ailleurs, pour lui, la première fonction attribuée à l'espace est celle d'un contenant occupant une position relative aux entités qu'il contient.

Dans cette même veine de représentation et de concrétisation de l'espace par des métaphores physiques, Aristote confirme l'idée de son maître en précisant que : « L'espace nous apparaît donc comme jouant en quelque sorte le rôle de vase ; car le vase est, on peut dire, un espace transportable et le vase n'est rien de la chose qu'il contient³ ». Il configure l'espace par rapport à un point de repère « nous » (l'être humain, comme référence locative), en répertoriant dans l'espace un réseau de six directions « puisque souvent une même chose est pour nous à droite et à gauche, au-dessous et au-dessus, devant et derrière⁴ ». La définition aristotélicienne de l'espace s'établit par un lieu *contenant*, illustré par la métaphore d'un vase immobile, en place et en repos, à l'intérieur duquel s'effectue le déplacement, le mouvement du corps représentant l'élément *contenu*⁵.

dit de Zénon dans l'expression spatiale signifiant l'existence, en l'occurrence « Il y a... » qui signifie « Il est... ». Vandeloise, Claude, *Aristote et le lexique de l'espace : rencontres entre la physique grecque et la linguistique cognitive*, Stanford, CA : CSLI (Langage et Esprit), 2001, p. 60.

¹ Francis Macdonald Cornford, *Plato's cosmology the Timaeus of Plato*, New York, The Bobbs-Merrill Company : Indianapolis, 1937, p. 31. « *To find reality you would do better to shut your eyes and think* » traduit par Claude Vandeloise, *Ibid.*, p. 2.

² Claude Vandeloise, *Ibid.*, p. 193.

³ Aristote, trad. du grec ancien par Jules Barthélémy Saint-Hilaire, *La Physique*, tome 2, Paris, Librairie philosophique de Ladrangue, 1862, p. 151-152.

⁴ *Ibid.*, p. 141.

⁵ Pour clarifier les étapes de cette détermination de l'espace, nous retenons qu'elle « s'accomplit en trois étapes : 1) le lieu est l'enveloppe première de chaque corps ; 2) le lieu est la limite du corps enveloppant ; 3) le lieu est la limite de l'enveloppant, la première du

Nous partageons l'avis de Vandeloise quant à l'analogie qu'il opère entre ces deux maîtres : « il y a loin de la méthode déductive et rationaliste de Platon à la méthode essentiellement inductive d'Aristote¹ ». En fait, c'est sa *Physique*² qui constituera, pour les chercheurs modernes, une référence majeure dans des domaines pluridisciplinaires.

La pensée métaphysique cartésienne relative à l'espace se perçoit dans l'hypothèse de Descartes postulant que c'est notre pensée qui différencie l'espace du corps. Il établit un rapprochement entre eux en se fondant sur l'« étendue en longueur, largeur et profondeur », une tridimensionnalité déjà évoquée par Aristote³. Ces critères attribués au corps acquièrent une étendue particulière selon le mouvement, le changement de place, contrairement à une conception statique de l'espace⁴. Et c'est probablement à cette période que le terme « espace » acquiert une valeur scientifique⁵, avec les repères cartésiens, en géométrie affine, ayant trois particularités :

- Espace *unidimensionnel*, d'une droite affine, constituée de deux points distincts (un segment de droite).
- Espace *bidimensionnel*, d'un plan affine, constitué d'au moins trois points non alignés (un triangle).
- Espace *tridimensionnel* affine, constitué d'au moins quatre points non coplanaires (une pyramide).

La conception kantienne s'est fondée sur des considérations analytiques, des connaissances objectives et phénoménologiques. C'est ainsi que, dans sa *Critique de la raison pure*, Kant accorde une attention particulière à la conception de l'espace, en se référant aux principes géométriques. Il considère qu'« il ne peut y avoir d'espaces de plus de trois dimensions ». Dans son optique, l'homme (sentant et pensant) est le repère dans la perception de l'objet (en ayant recours à sa réception sensorielle et à son entendement), sa représentation varie entre des connaissances synthétiques et des conditions subjectives, ou « intuitions

moins qui soit immobile. » Jacques Colette, « Compte rendu Jacques Moreau, "L'espace et le temps selon Aristote" », *Revue philosophique de Louvain*, vol. 65, n° 88, 1967, p. 551.

¹ Claude Vandeloise, *op. cit.*, 2001, p. 2.

² Aristote, trad. du grec ancien par Jules Barthélémy Saint-Hilaire, *Physique*, tome 1, Paris, Librairie Philosophique de Ladrange, 1862.

³ Aristote, *op. cit.*, p. 144 : « L'espace a bien les trois dimensions, longueur, largeur et profondeur ».

⁴ René Descartes, *Œuvres de Descartes*, publiées par Victor Cousin, tome troisième, Paris, F.G. Levrault, Libraire, 1824, p. 128-129.

⁵ Alain Rey, *op. cit.*

extérieures ». En effet, il met en valeur nos intuitions et notre sensibilité dans la configuration de l'espace, du mouvement et de son changement en nous et hors de nous qui, sans ces critères, n'a plus de signification.

Cet aperçu philosophique succinct se rapportant au concept de l'espace met en valeur une volonté profonde de comprendre les principes fondamentaux qui lui sont propres. En fait, malgré des avis mitigés et parfois contadictaires, nous avons essayé de signaler les lacunes des conceptions développées, sans prétendre les avoir décelées *in extenso*.

2. Délimitation « scientifique » de l'espace

L'approche philosophique a servi de tremplin à l'homme pour qu'il élabore une réflexion sur la notion de l'existence (la dimension spatiale et temporelle : le hic et le nunc) et son rapport à l'immense cosmos qu'il habitait et qu'il ignorait. C'est là un thème sans cesse réitéré depuis la Grèce antique et qui puise dans plusieurs champs cognitifs, soulevant un certain nombre de questions, dont la suivante : comment définit-on l'espace en géométrie ?

Nous tenons à mentionner que le domaine de la géométrie est en relation fondamentale avec l'espace dont il est l'objet, tel que le prouve l'explication étymologique. Rappelons que le terme « géométrie » est un emprunt (v. 1150) au latin *geometria*. Il s'agit d'un hellénisme, car il dérive du grec *geômetria* (→ géo → terre, et – métrie, mesure). La première partie, « géo- », celle qui désigne la terre et servant à la création d'autres lexèmes comme géographie, géologie, etc. Sans perdre de vue que l'intérêt scientifique porté à l'étude de l'espace a permis la naissance d'autres disciplines, telles que l'aménagement de l'espace, c.-à-d. l'urbanisme. « La Géométrie a d'abord désigné l'arpentage avant de se dire de la science mathématique de l'espace¹ ». Si la géométrie est l'appellation de l'étude scientifique de l'espace, quel nom attribuer à l'étude linguistique de l'espace ? Serait-il judicieux de parler désormais d'une recherche spatio-linguistique ou d'une linguistique de l'espace ?

3. L'espace en linguistique

Dans *Problèmes de linguistique générale*², Benveniste attire l'attention sur la valeur des démonstratifs (les déictiques) dans des configurations où la déixis est explicitée par différentes prépositions introduisant des syntagmes circonstanciels à valeur locative. En effet, l'espace y est configuré à partir d'un point central

¹ Alain Rey, *op. cit.*

² Émile Benveniste, *op. cit.*, 1974, p. 69.

ou point de référence, qui est l'Égo. La personne situe les objets selon certains repères, orientations : devant vs derrière, haut vs bas, visible vs invisible, connu vs inconnu.

Il est sans conteste important d'adopter une approche rationnelle dans la conceptualisation de l'espace, en tenant compte de l'appareil perceptuel, sensoriel, etc. C'est ce qui s'illustre dans l'observation de Wagner : « nous disposons d'un champ visuel meublé de repères fixes et les coordonnées que nous devons établir entre des repères et l'objet à localiser – pour précises qu'elles sont – ne laissent pas d'être relativement simples à saisir »¹.

Selon Ferdinand Brunot, cette notion d'espace subit par ailleurs une extension paradigmatique allant des emplois concrets vers des applications plus abstraites, qui s'illustre dans cette définition plutôt simpliste :

Il n'est pas besoin d'expliquer ce que c'est qu'un lieu ; observons seulement que le lieu dont il est question dans les compléments de lieu est très souvent non point un emplacement dans l'espace, mais souvent un endroit figuré, comme un texte, ou même un auteur².

Nous sommes d'emblée confrontée à un clivage majeur distinguant le lieu réel et le lieu figuré, autrement dit le lieu spatial, concret :

16. *Il est chez lui,*

et un lieu temporel, notionnel, métaphorique :

17. *Entrer dans le commerce,*

18. *Trouver une doctrine chez Platon,*

19. *Sortir de la théorie.*

Cela rend nécessaires certains critères liés aux indications de lieu qui se subdivisent en trois branches :

- a. soit l'exactitude, la rigueur, la précision formulée dans des compléments locatifs du genre : *un trou à 3 cm* en hauteur, une adresse,
- b. soit l'approximation explicitée par des prépositions comme *vers, aux environs de,*
- c. soit la négation³ *nulle part, à aucun endroit* ⁴.

¹ R.-L. Wagner, « Coordonnées spatiales et coordonnées temporelles », *Revue de linguistique romane*, tome XII, Paris, Librairie Droz, 1936, p. 144.

² Ferdinand Brunot, *La pensée et la langue*, Paris, Masson et Cie. Éditeurs, 1922, p. 420.

³ Les exemples cités par Brunot appartiennent à la catégorie locutions adverbiales exprimant la négation, leur équivalent en locutions prépositives spatiales serait : *nulle part sur Terre, à aucun endroit de la ville.*

⁴ *Ibid.*, p. 420-421.

Ce grammairien souligne l'importance de la dimension spatiale dans l'acceptabilité des énoncés, car « sans les compléments de lieu, certaines phrases n'auraient point de sens ou un sens complètement différent : *Monsieur est-il ?...* Il faut de toute nécessité ajouter : chez lui ?¹ ».

Son développement s'inscrirait dans une perspective multidimensionnelle, puisqu'il ne se limite pas à une seule catégorie apte à configurer l'espace, à savoir la préposition, et explique que plusieurs substantifs renvoient à l'espace comme *lieu, région, sphère, endroit, place, distance*, des adjectifs *lointain, séparé, espacé, isolé, interne, externe*, des verbes *injecter, placer, situer, loger, fixer, installer, mettre*, des adverbes *ici, là-bas, intérieurement*, etc. Ce vocabulaire a contribué à une modélisation binaire de localisation : intrinsèque : *infiltrer, endosser, ensevelir*, et extrinsèque : comme *le roi polonais, le travail à domicile*.

Comme on l'a déjà mentionné, la conception aristotélicienne a été un outil fructueux dans les domaines scientifiques puisqu'elle a été réinvestie même dans la théorie d'Einstein² selon laquelle le mouvement est indissociable de l'espace.

En outre, Brunot spécifie trois types de mouvements dans sa représentation de l'espace :

- a. la direction : *aller vers Paris*,
- b. le point de départ : *venir de Paris*, et
- c. le passage : *passer par Paris*³.

Il s'agit en fait d'expliquer l'affinité entre la préposition et le régime spatial. Il serait profitable de revenir aux origines qui justifient le recours à ces différentes configurations locatives. En d'autres termes, comment expliquer ce rapprochement entre l'espace et la préposition ? Compte tenu des explications diachroniques, ces unités grammaticales servent de relateurs et elles se placent devant leur régime de nature catégorématique, ayant un sémantisme essentiellement spatial (concret ou abstrait).

L'analyse sémantique nous a montré que ces mots-outils ne sont pas totalement dénués de signification comme l'illustre le cas des locutions prépositives, puisant un supplément d'expressivité dans l'élément catégorématique qui en constitue le noyau. Il est donc inconcevable de produire des énoncés plausibles portant sur l'espace sans avoir recours à ces prépositions, ces deux éléments étant corrélés.

¹ *Ibid.*, p. 421.

² Cet aspect scientifique sera développé dans la partie réservée à la corrélation espace-temps.

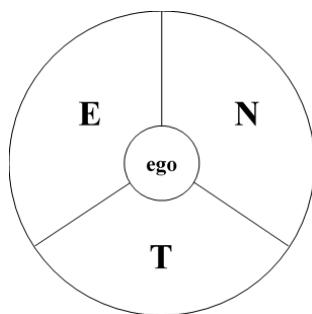
³ *Ibid.*, p. 430.

Tout compte fait, la parenté morphologique entre préposition et espace-position se vérifie et se confirme dans l'explication étymologique (cf. supra).

Ladite valeur a toujours préoccupé l'homme dans toutes ses représentations du monde et, sans conteste, sa relation avec cet univers qui l'entoure. Quantifier l'espace, le mesurer, le décrire, le qualifier et tout l'arsenal langagier qu'il s'est créé est mis au service de ce besoin constant d'expressivité.

Aussi le sujet parlant n'est-il pas au centre de ce monde, le point de repère, comme l'ont de tout temps soutenu la linguistique et l'ensemble des sciences humaines ? À ce propos, Pottier affirme : « qu'à partir de l'ego, s'organisent les trois champs d'application : spatial, temporel et notionnel¹ » et sa représentation paraît ad hoc :

Figure 4 : Représentation des trois domaines sémantiques (espace, temps et notionnel), selon Pottier.



Une seule donnée semble évidente. Il s'agit de la présence de l'ego au centre de ces trois notions : le spatial, le temporel et le notionnel.

Pour répondre au mieux aux problématiques soulevées, nous projetons également de développer une description de l'espace et de ses prépositions relevant de la linguistique cognitive. Comment se définit l'espace dans la sémantique cognitive ? Quelles sont, selon cette approche, ses spécificités inhérentes ? S'agit-il d'un ensemble de paramètres homogènes ou d'un criterium compliqué et complexe ?

Nous abordons l'espace à travers le modèle de la sémantique cognitive (espaces mentaux, métaphores conceptuelles, schématisation, *conceptual blending-embodiment*, i.e. un élément situé dans un lieu, interprétation subjective à rattacher au domaine des recherches psycholinguistiques, gestaltistes, voire même neurologiques).

¹ Bernard Pottier, *Sémantique générale*, Presses Universitaires de France, Paris, 1992, p. 73.

Il sera utile d'exposer les différentes définitions de l'espace et de les comparer, en nous référant aux principales descriptions issues de ladite théorie.

Nous ébauchons une première configuration qui s'inspire de l'article d'Herskovits *On the spatial uses of prepositions*¹ en mettant l'accent sur la conceptualisation géométrique dans la description des circonstants de lieu. Cette conception joue, en effet, le rôle de médiateur entre le langage et les représentations perceptuelles ou les images mentales des scènes analysées.

Linguistiquement, de telles descriptions géométriques peuvent être vues comme des métonymies. Ainsi, on pourrait dire que, dans la phrase *le village sur la route...*, nous utilisons *le village* pour nous référer à un point sur une sorte de carte mentale².

Une particularité sui generis fait ressortir une affinité avec l'hypothèse avancée par Lakoff, en 1987, celle des schémas structurant notre expérience et notre conception de l'espace. La spatialisation des formes exige une cartographie métaphorique de l'espace physique dans l'espace conceptuel. Quand il s'agit de rendre compte des domaines abstraits, nous recourons aux schémas imaginaires³, en relation avec l'espace, sous forme de structure⁴.

Attirons l'attention sur le fait que ces schémas locatifs servent à structurer des modèles cognitifs, à savoir des prototypes. Dans le même ordre d'idées, nous ferons référence à Jackendoff et Landau qui expliquent clairement que la représentation spatiale est « un format ou niveau de la représentation mentale consacrée à encoder les propriétés géométriques des objets dans le monde, et les relations entre eux dans l'espace⁵ ».

¹ Annette Herskovits, « On the spatial uses of prepositions », *Linguistica Investigationes*, 5 : 2, 1981, p. 303-327.

² Annette Herskovits, « Semantics and Pragmatics of Locative Expression », *Cognitive Science*, 9, 1985, p. 350. C'est notre traduction : « *The geometric descriptions considered so far correspond to a level of geometric conceptualization that mediates between language and perceptual representations or mental images of scenes. Linguistically, such geometric descriptions can be viewed as metonymies ; that is, one could say that in the village on the road, we use the village to actually refer to a point on a kind of mental map.* »

³ Traduction de François Rastier.

⁴ George Lakoff, *op. cit.*, 1987, p. 283. « *These schemas structure our experience of space. What I will be claiming is that the same schemas structure concepts themselves. In fact, I maintain that image schemas define most of what we commonly mean by the term "structure" when we talk about abstract domains. When we understand something as having an abstract structure, we understand that structure in terms of image schemas.* »

⁵ Ray Jackendoff & B. Landau, « Spatial Language and Spatial Cognition », *Languages of the mind Essays*, M.I.T. Press, 1992, p. 99. Ce sont notre reformulation et traduction : « *We*

Claude Vandeloise¹ nous propose un système régi par des règles strictes renvoyant à notre connaissance du monde (la notion de direction, d'orientation). En effet, sa théorie se situe aux antipodes des doctrines traditionnelles, puisque « l'orientation générale, verra-t-on, est une *ressemblance de famille*², un concept qui peut être représenté par différentes combinaisons de ses traits ». D'ailleurs, c'est à plus forte raison que « ni le statut géométrique ni le caractère mesurable ne justifient [...] le statut privilégié qui lui est généralement donné dans la description des prépositions³ ».

Dans sa conceptualisation de l'espace, Vandeloise établit un système de repérage précis où l'homme se positionne au centre et situe les objets autour de lui, selon des formules binaires telles que :

- orientation générale	vs	orientation égocentrique
- contenant	vs	contenu
- enveloppement	vs	inclusion, etc.

Pour en rendre compte, le locuteur se sert des prépositions adéquates, moyennant son savoir cognitif.

Notons que Vandeloise fonde sa description de l'espace sur des conditions nécessaires et suffisantes⁴ afin d'expliquer l'usage linguistique que l'homme fait de celui-ci. Ce linguiste se rapporte à des critères validant une description spatiale pour en établir un système de restrictions de sélection entre les éléments à situer et le système de référence. Les principes, qui sous-tendent sa logique, sont d'ordre extralinguistique :

un objet dont la position est incertaine ne peut être localisé sans référence à une entité dont la position est mieux connue. L'objet à situer a été nommé, dans la littérature anglaise, la *figure* (Talmy) ou le *trajector* (Langacker), cependant que les mêmes auteurs nommaient *ground* ou *landmark* le point de repère. J'appellerai *cible* l'objet à localiser et *site* l'objet de référence⁵.

should begin by clarifying the term spatial representation. By this we intend a format or level of mental representation devoted to encoding the geometric properties of objects in the world and the relationships among them in space.»

¹ Dans Claude Vandeloise, *L'Espace en français*, Paris, Édition du Seuil, 1986.

² Dans le sens de Ludwig Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, Gallimard, Paris, 1953.

³ Claude Vandeloise, *op. cit.*, 1986, p. 13.

⁴ Nous ferons remarquer que la linguistique cognitive a vu le jour au préalable en opposition justement au principe des conditions nécessaires et suffisantes (Cf. Troisième partie cognitive : 1.2. *Du rejet des CNS à la théorie des prototypes*).

⁵ *Ibid.*, p. 34.

Les deux éléments de la relation spatiale ont ces spécificités :

La cible est une information nouvelle, cependant que la position du site est information ancienne. De plus, alors que la cible est petite et difficile à repérer, le site est généralement massif et facile à distinguer. Enfin, la cible est souvent mobile, susceptible de bouger, cependant que le site est immobile et stable¹.

Le mérite d'une étude cognitive, portant sur l'espace, est de conceptualiser le monde, en se fondant sur différentes connaissances (la mémoire, les images mentales, l'intuition, les repères géométriques, etc.). L'espace, dans la perspective de la linguistique cognitive, bénéficie d'outils d'analyse supplémentaires qui se déploient dans la diversité des moyens langagiers décrivant une même situation locative. Cette configuration de l'espace est transdisciplinaire, puisqu'elle se nourrit d'abondantes ressources.

Il est bien établi que le cognitivisme constitue une avancée considérable dans notre conception de l'espace par son système multidimensionnel de connaissances. Toutefois, ce phénomène linguistique présente, par l'abondance de ses ressources, certains écueils, étant donné que l'usager de la langue peut, parfois, se heurter à une difficulté liée à la sélection des prépositions adaptées à une réalité spatiale ou à un contexte linguistique particulier.

Après cet aperçu linguistique de l'espace, nous tenterons dans ce qui suit de focaliser notre analyse sur les prépositions locatives en français.

4. Les prépositions locatives

Parler des prépositions locatives présuppose l'existence de prépositions non locatives. Parmi celles-ci, nous pouvons citer quelques-unes exprimant l'idée de temporalité² : *durant, au moment de, au temps de, à l'époque de* ; et des valeurs notionnelles diverses comme : la cause : *à cause de, grâce à, faute de* ; le but : *pour, afin de*, le moyen : *au moyen de, par le biais de* ; la manière : *avec, sans, à la manière de* ; la conséquence : *en conséquence de, au point de*, etc.

Comment peut-on attribuer à ces unités grammaticales une valeur foncièrement locative ?

Notre tâche consistera à clarifier cette mise en relation entre les prépositions et la notion d'espace, qui est, à juste titre, très récurrente dans l'ensemble

¹ *Ibid.*

² Il a été prouvé, toutefois, que les prépositions temporelles sont à l'origine des prépositions locatives. Il s'agirait dans ce cas d'un développement diachronique qu'une étude synchronique fait mine de mettre en sourdine.

des recherches linguistiques. Pour justifier cette relation, nous avons procédé à une analyse étymologique qui nous a aidée à vérifier des points communs et surtout à mettre en exergue leur parenté sémantique (*positio* - *locus* qui partagent une même signification spatiale).

Les structures grammaticales susceptibles d'exprimer la valeur locative sont diverses et témoignent de leurs multiples potentialités linguistiques, comme décrit plus haut. (Cf. supra : prépositions, postpositions, circumpositions).

Avec l'évolution diachronique, les grammairiens ont tendance à assigner à ces unités un rôle exclusivement syntaxique de *relateur*, en oubliant qu'à l'origine elles étaient utilisées dans le but d'exprimer une nuance spatiale. On est en droit de s'interroger sur la signification intrinsèque de ces prépositions qui se sont diluées par l'usage.

4.1. Les prépositions locatives simples

L'analyse typologique nous a permise de dire que ces prépositions, même les plus simples, vides, incolores ou abstraites, *de*, *à* et *en*, ont un résidu sémantique complexe étant donné leur capacité d'introduire non seulement la valeur spatiale, mais aussi de multiples significations temporelles ou notionnelles. Nous restreindrons notre travail à une esquisse descriptive des prépositions locatives en français. Notre intérêt pour cette unité est fondé sur un principe de base, mis en œuvre ici même, celui de leur sémantisme en relation inhérente avec l'expression spatiale.

Le processus de changement sémantique semble évoluer, par principe, du concret (ou du plus concret) vers l'abstrait (ou le plus abstrait). Ainsi, quand on est dans le spatial, on est dans le concret, c'est ce qui nous amène à traduire à travers les diverses configurations grammaticales notre emplacement dans l'univers et à situer les objets autour de nous. Ces représentations spatiales sont introduites par le biais des syntagmes prépositionnels, assumant la fonction de complément circonstanciel de lieu.

Le sens concret ou abstrait présuppose un savoir linguistique partagé qui se déploie à travers un lexique adéquat décrivant les multiples scènes locatives. Ce vocabulaire mis à la disposition des locuteurs est réparti en plusieurs catégories lexicales :

- a. le nom : *lieu, place, endroit,*
- b. le verbe : *situer, positionner,*
- c. l'adjectif : *étendu, haut,*
- d. l'adverbe : *ici, là-bas,* etc.

S'ajoute à cette liste catégorématique, les prépositions qui sont logiquement des éléments fonctionnels. Ces unités grammaticales, malgré leur signification plus ou moins affaiblie, demeurent aptes à exprimer l'idée de localisation.

Dans son article intitulé : *À propos des prépositions de lieu en français*, Nicolas Ruwet, s'inspirant de la grammaire générative et transformationnelle de Noam Chomsky, nous fait remarquer que la préposition « **à** », dont le contenu sémantique est faible sinon vide, ne suffit pas seule à marquer une valeur locative « il est nécessaire que le NP¹ qui suit "**à**" ait lui-même, d'une manière ou d'une autre, une valeur locative intrinsèque² ». Il montre, à cet égard, qu'un syntagme prépositionnel – complément d'objet indirect ou circonstanciel de lieu – précédé par cette même préposition se pronominalise au moyen de « y »³.

20. *Le marquis a-t-il entraîné ses victimes au château ? Oui, il les **y** a entraînées.*

SP : Complément circonstanciel de lieu.

Ce principe de pronominalisation est corollairement applicable à un syntagme prépositionnel introduit par « **de** », moyennant « en ».

21. *Il est revenu de Paris ? Oui, il **en** revient.* SP : Complément circonstanciel de lieu.

Les pronoms « *en* » et « *y* » servent à suppléer des SP locatifs en les conservant dans le discours, étant donné que le locuteur devine, selon les contextes, à quoi ils renvoient.

D'ailleurs, c'est le cas des prépositions les plus abstraites qui, quoiqu'elles soient rangées comme des mots-outils, révèlent un pouvoir significatif important. Elles sont indispensables au discours, et qui, subissant des tests de commutation, nous font apercevoir des nuances distinctives :

22. *Paul vient de la ville.*

23. *Paul vient à la ville.*

24. *Paul vient en ville.*

Malgré la difficulté de combiner un même régime locatif avec ces trois prépositions, vu leur écart de sens, nous avons pu appliquer ce test à un même contexte. Cette opération a pour visée de réfuter l'idée que c'est seulement l'entourage contextuel, particulièrement le régime spatial « ville » ou le verbe

¹ Ce NP (*Noun Phrase*) emprunté à la terminologie de Chomsky équivaut à un SN (Syntagme Nominal). SP (Syntagme Prépositionnel). Voir Chomsky, Noam, *Aspects de la théorie syntaxique*, trad. de l'anglais par Jean-Claude Milner, Paris, Éditions du Seuil, 1971 [1957].

² Nicolas Ruwet, *op. cit.*, p. 320.

³ *Ibid.*, p. 321.

de mouvement « vient », qui détient le monopole expressif de localisation. D'ailleurs, nous avons exprès conservé le même contexte pour aboutir à des interprétations spatiales divergentes. Ce qui nous amène à retenir que la force motrice introduisant le sens locatif est bien évidemment la préposition. En glosant ces trois exemples, nous aboutissons à des effets sémantiques divergents et même contradictoires. Ainsi, pour la phrase (22), la préposition « *de* » indique la provenance ; pour la phrase (23), « *à* » signifie la destination ; quant à la phrase (24), « *en* » met en valeur l'idée d'intériorité et l'aspect notionnel d'état dans le lieu en question. On peut donc en inférer qu'il serait aberrant de considérer systématiquement ces mots outils comme dénués de signification, puisqu'ils contribuent d'une manière certaine, avec leur entourage sémantique, à déterminer le sens des phrases.

De même, plusieurs autres prépositions simples peuvent commuter pour générer des descriptions locatives distinctes, confirmant leur capacité significative (ou expressive) :

- 25. *Le livre est sur le bureau.* (→ supériorité par rapport à l'axe : le bureau)
- 26. *Le livre est sous le bureau.* (→ infériorité par rapport à l'axe)
- 27. *Le livre est dans le bureau.* (→ intériorité)
- 28. *Le livre est au bureau.* (→ proximité)
- 29. *Le livre est derrière le bureau.* (→ postériorité, placé après : caché par le bureau)
- 30. *Le livre est devant le bureau.* (→ antériorité).

Dans les cas précités, la plupart des prépositions locatives simples issues du latin peuvent se combiner avec le même régime. Pour chaque préposition usitée, nous avons une configuration spatiale particulière qui associe des sèmes spécifiques les distinguant des autres et produisant des effets interprétatifs divergents. C'est ce qui permet au locuteur de discerner précisément chaque emplacement grâce à ses facultés perceptives.

Chaque fois qu'il s'agit de changer le régime spatial, les probabilités de produire des prépositions augmentent. Tel est le cas de :

- 31. *Il habite* {
 - ***en** ville/ en Tunisie*
 - ***à** Paris*
 - ***dans** un gourbi*
 - ***avec** sa mère*
 - ***auprès** de la gare*
 - ***derrière** la mairie*
 - ***devant** Notre-Dame*
 - ***vers** Tournon*
 - ***chez** ses parents*

Nous avons focalisé sur le sémantisme spatial des prépositions simples dans le but de les réhabiliter et d'infirmer le postulat de leur vacuité sémantique.

Certes, les prépositions simples sont susceptibles de rendre compte de l'idée de lieu. Toutefois, l'usage de ces unités subit un affaiblissement historique progressif, soumettant la langue à un renouvellement de ses moyens linguistiques lexicaux et grammaticaux afférents à l'espace.

Dès lors une question s'impose : Comment la langue opère-t-elle pour recréer de nouvelles prépositions et plus exactement des locutions prépositives spatiales plus significatives ?

4.2. Les locutions prépositives à valeur locative

Dans l'exposé relatif au processus de grammaticalisation, nous avons essayé de décrire les mécanismes qui ont provoqué l'extension du paradigme prépositionnel. Celui-ci est le résultat soit d'une agglutination, comme par exemple l'adjonction de deux prépositions : *dessus*, *dessous*, *dedans*, *après*, soit d'une innovation analogique i.e. la modélisation de constructions plus composées, à savoir les locutions prépositives comme : *en face de*, *à droite de*, *à gauche de*, *auprès de*, *autour de*, *au bout de*, etc. Ces locutions prépositives fonctionnent comme des relateurs introduisant un régime principalement à valeur spatiale, sans mettre en doute qu'elles ont la faculté d'introduire d'autres notions. De fait, l'analyse morphologique de ces unités grammaticales témoigne de leur structure complexe, étant donné que leur noyau lexical relève de catégories de discours diverses. Nous avons déjà mentionné plus haut que le nucléus catégorématique peut être un nom, un adjectif, un verbe, un adverbe. C'est ce qui semble avoir amené Nicolas Ruwet à souligner le statut problématique de la catégorie des locutions prépositives qu'il qualifie de classe « fourre-tout »¹.

32. *Je crois que la voiture est devant ou à l'intérieur (là l'entrée) du garage.*

33. *Je n'ai pas sauté par-dessus la barrière, je suis passé par-dessous...*

34. *L'archevêque marchait à la droite (là la gauche) à côté du président.*

Malgré les objections relatives à leur nature hétéroclite, ces locutions prépositives spatiales ont une force expressive indéniable qu'elles puisent dans leur nucléus lexical, qui en constitue le pivot. Ces unités développent de la sorte des moyens linguistiques aptes à configurer des représentations locatives plus concrètes. Leur intensité nouvelle, due au nucléus lexical, renforce leur sémantisme de base.

¹ Nicolas Ruwet, *op. cit.*, p. 333.

Les motivations principales de ce développement lexical et, a fortiori, de l'extension du paradigme des prépositions spatiales s'expliquent par la nécessité d'organiser cet espace désordonné et par le besoin d'une expressivité résistant à l'usure d'anciens relateurs. En effet, le développement de ces unités grammaticales serait le fruit d'une évolution pluridisciplinaire touchant à la conception des représentations géométriques, au progrès scientifique et à l'amélioration des capacités cognitives des usagers, éprouvant constamment le besoin de revivifier et de régénérer leur lexique. D'ailleurs, cette mise en relation du langage avec le monde sensible semble être un trait hérité des langues naturelles.

5. La « primarité » de la valeur spatiale

Après avoir défendu l'affinité sémantique entre la préposition et la localisation, nous focaliserons notre attention sur le postulat de la primarité de la valeur spatiale des prépositions en français. À cet effet, Jung soutient que « la primarité est en corrélation assez étroite avec l'extraversion, la secondarité avec l'introversion »¹. Rappelons que cette problématique a été abondamment traitée dans les études linguistiques récentes suscitant des positions théoriques marquées par des tensions discordantes.

Un malentendu terminologique, qui risque d'entretenir la confusion, nous engage, dès le début, à répondre à une interrogation précise : Quelle est la différence entre *primauté* et *primarité* ?

Le terme « primauté » renvoie à une idée de suprématie, de supériorité et de prédominance. Appliqué à notre sujet, ce principe de « primauté » serait à mettre en relation avec la perspective sémantique classant la valeur spatiale au premier rang, avant les autres applications (temporelle et notionnelle). Or cela est totalement faux, puisque bon nombre de prépositions latines expriment des valeurs notionnelles non spatiales.

Ainsi, *cum* (ex : *habitare cum aliquo* « habiter avec quelqu'un »)² désigne *avec*, qui renvoie à un ensemble de valeurs non locatives :

- a. l'accompagnement : *elle se promène avec sa mère*,
- b. la manière : *elle parle avec vivacité*,
- c. le moyen : *il coupe avec une hache*,
- d. la simultanéité (temporelle) : *ils dorment avec les poules*, etc.

¹ Cité par H. Aubin, 1975, in Porot, art. *Retentissement*.

² Félix Gaffiot, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris Hachette, Cicéron, *Epistulae ad Atticum*, (14, 20, 4), 1934, p. 450.

De même, *SINE* (ex : *sine omni sapientia* « sans une possession générale de la science »)¹ qui équivaut à la préposition française « sans », désignant :

- a. l'absence : *être sans bagages*, *SANS ressources*,
- b. la manière : *sans gêne*, *sans façon*, *sans malice*, etc.

Ainsi, le sémantisme de base de ces prépositions latines a pu se maintenir dans la langue française, écartant par conséquent tout soupçon de spatialité.

Le même constat est valable pour le français avec un bon nombre de prépositions simples ou complexes qui expriment diverses significations non spatiales.

Nous pouvons en citer, à titre d'exemple : *malgré* qui indique :

- a. la résistance, l'opposition : *il a fait ce mariage malgré ses parents*,
- b. en dépit de : *malgré les critiques, les ragots...*

Aussi, « *sauf* » qui dénote :

- a. l'exception : *je perds tout sauf l'honneur*²,
- b. sous réserve de : *Sauf meilleur avis, sauf texte contraire*.

De plus, plusieurs locutions prépositives rejettent l'idée de spatialité. Nous indiquons à titre d'exemple : *à cause de*, *afin de*, *en dépit de*, *grâce à*, etc.

À cet égard, Pottier opte pour une position anti-primauté dans l'agencement des valeurs sémantiques. En ce sens, il note qu'une « seule représentation mentale sous-tend ces trois applications [spatiale, temporelle et notionnelle]. Il n'y a aucune raison de placer le spatial à la base, même si c'est ce domaine qui est le plus facilement imaginable³ ».

Quant à l'explicitation de la notion de primarité, elle renvoie à un état initial, primaire de la préposition qui précède, en diachronie, les autres valeurs secondaires désignant les applications temporelle et notionnelle. D'ailleurs, une grande partie des prépositions françaises sont foncièrement spatiales, et ce n'est qu'avec l'évolution historique qu'elles acquerront des extensions sémantiques variées.

Afin d'éviter toute équivoque, Marie-Line Groussier a cherché à distinguer la primauté de la primarité en essayant de définir clairement la notion de « *primarité du spatial* ». Dans cette intention, elle explicite ce principe en posant qu'il est

¹ *Ibid.*, p. 1445, Cicéron, *De Oratore* 2.

² G. Apollinaire, *Ombre de mon amour*, XXIII, Genève, Éditions Pierre Cailler, 1947, une grande partie des exemples sont extraits du *Grand Robert*.

³ Bernard Pottier, *op. cit.*, 1992, p. 40.

évidemment tout à fait exclu de prétendre démontrer que, dans les langues dotées de prépositions, toute expression de relations au moyen de prépositions soit l'expression de relations spatiales, tout autant que d'attribuer, en synchronie, aux sens spatiaux des prépositions, un quelconque rôle dominant : *primarité* n'est pas *primauté*¹.

L'étude de la notion de primarité relative aux prépositions spatiales nous intéresse parce qu'elle nous fournit une explication assez plausible de l'évolution sémantique de ces unités répertoriées comme mots-outils et ayant un rôle fonctionnel de relateur.

En effet, nos constats liminaires ont permis de rendre compte de leur consistance expressive (prépositions concrètes, pleines, colorées, etc.). Notre préoccupation essentielle, dans ce qui suit, est de trouver des arguments en faveur de la *primarité* de la valeur spatiale de la catégorie préposition.

Quels sont les arguments qui nous permettent d'attester la primarité de la valeur spatiale des prépositions ? Quelle théorie est en mesure de prouver la validité de cette hypothèse ?

Si nous revenons à ses origines historiques, nous pouvons dire que cette hypothèse « remonte aux Stoïciens² », qui mettent en valeur les représentations spatiales selon des « modèles » verbaux. Cette conception sera conservée, semble-t-il, par Planudes qui a inspiré à John M. Anderson un développement diachronique, dans son article *Maximi Planidus in memoriam*.

Ce dernier s'est référé à la position localiste pour élucider les mécanismes qui sous-tendent certaines modifications dans le système temps-aspect du latin (et des langues romanes). A cet effet, il est dit que de tels changements favorisent « une interprétation qui serait bâtie sur des données purement idiosynchroniques³ ». Il affirme « l'importance de l'interprétation localiste » en montrant « que les représentations sous-jacentes et que les “objets indirects” proviennent en général d'un locatif directionnel⁴ ».

¹ Marie-Line Groussier, « Prépositions et primarité du spatial : de l'expression de relations dans l'espace à l'expression de relations non spatiales », *Faits de langue*, n° 9, 1997, p. 221.

² Voir à ce propos Jean-Pierre Descès, « La prédication opérée par les langues (ou à propos de l'interaction entre langage et perception) », *Langages*, 25^e année, n° 103, 1991, p. 83.

³ Le terme “*linguistique idiosynchrone*” est un terme saussurien employé et développé surtout par Joseph Vendryes, comme étant le plan de la “contemporanéité” et de la “coexistence fonctionnelle” (cf. *Cours de linguistique générale*, Introduction, p. X et le texte du *Cours* p. 128. Voir à ce propos aussi John M. Anderson, trad. de l'anglais par Jorge Durand, « Maximi Planudis in memoriam », *Langages*, 9^e année, n° 38, 1975 [éd. anglaise 1973], p. 82.

⁴ *Ibid.*, p. 83.

35. *The marble rolled* from the door to the window.
 (La bille roula de la porte à la fenêtre).
 C.O.I₁ C.O.I₂
 Complément circonstanciel locatif (direction)

Cette représentation localiste concrète s'accorde avec notre perception de l'univers physique. C'est dans cet ordre d'idées qu'Anderson souligne le « caractère "analytique" accru au moyen des "modèles" ». En effet, sa démonstration relève de « l'explication diachronique de certains phénomènes... » pour consolider sa « description synchronique et localiste ». Dans cette perspective, on considère que « la tradition localiste en particulier mérite une attention plus sérieuse ».

Dans *The Grammar of case*¹, John M. Anderson ébauche une démonstration en faveur de la thèse localiste des prépositions fournissant « en principe une explication pour d'autres phénomènes sémantiques et syntaxiques variés en synchronie et en diachronie² ».

Pour montrer que les phrases incluant une variété de relations non spatiales peuvent être plausiblement considérées pour impliquer des structures directionnelles ou locatives (sémantiquement et syntaxiquement) et qui diffèrent des localisations "concrètes"³.

Pour donner suite à son raisonnement, ce linguiste souligne, dans *Linguistic Representation : Structural Analogy and Stratification*⁴, l'importance de l'hypothèse localiste qui fait passer le sens concret des expressions locatives à des valeurs plus abstraites. Ainsi, dans la phrase :

36. *Ce livre est à lui.*

Le relateur « à » n'implique pas une signification locative, mais plutôt la notion de possession. En revanche, dans la phrase (37) :

37. *The fog has spread* from Brighton to London.
 (Le brouillard s'est étendu de Brighton à Londres).

¹ John M. Anderson, *The Grammar of Case*, Cambridge University Press, 1971. Voir surtout le chapitre 6 "Locative", p. 81-105.

² *Ibid.*, p. 10. C'est notre traduction : « A localist conception of case inflexions (and prepositions) and case functions provides in principle an explanation for such, as well as (I am going to suggest) for various other synchronic and diachronic semantic and syntactic phenomena. »

³ *Ibid.*, p. 11. C'est notre traduction : « ... to show that sentences involving various non-spatial relations can plausibly be considered to involve (semantically and syntactically) locative or directional structures, and that they differ from 'concrete' locatives... »

⁴ John M. Anderson, *Linguistic Representation : Structural Analogy and Stratification*, Mouton de Gruyter, 1992, p. 71.

Complément circonstanciel de lieu

La valeur sémantique spatiale se rapporte à la direction (point de départ, point d'arrivée : *de...à*).

38. *The professor has learnt Modern Greek from a native speaker.*

(*Le professeur a appris le Grec moderne d'un locuteur natif.*)

(C.O.D – Premier argument du verbe)

Complément d'objet indirect

– deuxième argument du verbe apprendre

Dans cette occurrence, la préposition *de* ne désigne absolument pas une valeur spatiale, mais fait référence plutôt à une source abstraite (instigateur humain).

Herbert Clark amorce une description mettant en valeur l'universalité de cette primarité spatiale en relation étroite avec la perception,

en général, les expressions spatiales apparaîtraient avant les expressions temporelles ; chaque terme qui peut être employé avec un sens spatial et temporel devrait être acquis [tout d'abord] avec sa signification spatiale¹.

Dans ce même ordre d'idées, un développement important a été élaboré par Marie-Line Groussier qui, dans son article « Prépositions et primarité du spatial », procède à un argumentaire minutieux que nous essaierons d'exploiter de manière concise. Dans son exposé, elle fait appel à la diachronie comme indice vérifiant cette hypothèse : « les valeurs spatiales des prépositions, du moins dans les langues indo-européennes, sont dans l'énorme majorité des cas, chronologiquement antérieures aux autres valeurs² ». D'ailleurs, elle étend son champ d'investigation qui part de la valeur spatiale aux autres notions, en faisant référence à la spatialisation comme procédé explicatif :

La représentation, gestuelle ou graphique, du non-spatial au moyen du spatial est une pratique courante. Ainsi, il est banal de voir accompagner des explications verbales jugées difficiles à comprendre d'une gestuelle partiellement ritualisée censée en faciliter la compréhension³.

Dans les faits, l'examen étymologique et lexicologique constitue une preuve irréfutable de cette affinité historique entre la préposition et la signification

¹ Herbert H. Clark, « Space, time, semantics, and the child », dans T. Moore (Ed.), *Cognitive development and the acquisition of language*, New York : Academic Press, 1973, p. 57. C'est notre traduction : « In general, therefore, spatial expressions should appear before time expressions, and in particular, each term that can be used both spatially and temporally should be acquired in its spatial sense first. »

² Marie-Line Groussier, *op. cit.*, p. 222.

³ *Ibid.*, p. 225-226.

spatiale et contribue, bien entendu, à consolider l'hypothèse de sa primarité que nous avons adoptée.

Il est important de souligner que la quasi-totalité des prépositions françaises sont dérivées du bas latin et que leur première signification relève du domaine spatial. C'est ce qui s'atteste, par exemple, dans le *Dictionnaire historique de la langue Française*, avec le cas de la préposition « *ad* » signifiant étymologiquement la direction, le mouvement vers un lieu ou une personne, et qui a évolué morphologiquement en « *ab* », puis en « *apud* » avant de devenir « *à* »¹. Cette préposition servait à introduire les noms de ville et de pays et à introduire également le sens de proximité, de situation statique, du rapport, de la comparaison, et d'autres valeurs non spatiales, comme :

- a. le temporel : *arriver à l'aube/au soir/à la nuit*,
- b. le moyen : *peindre à l'huile*,
- c. la manière : *boire à la russe, filer à l'anglaise*,
- d. la conséquence : *tirer à sa fin, rire aux larmes*.

Une confusion sémantique – due, entre autres, à l'emploi tardif (VI^e s.) en latin de « *apud* » pour « les notions de relation, d'accompagnement, en concurrence avec *cum* « avec »² » – qui explique les différents emplois de la préposition à :

Ainsi, on disait de façon régulière :

- *vagare cum aliquo* → « errer avec quelqu'un »³.

Cette valeur d'accompagnement avait été indistinctement employée par la préposition « *apud* », surtout en latin familier, où il était aussi admissible de s'exprimer de la sorte :

- *iste qui apud me est locutus* → « ce personnage qui a causé avec moi »⁴.

De même, « *de* » exprime originellement un rapport de lieu, de mouvement, le point de départ, d'origine, de provenance, d'éloignement, de séparation, etc. Cette préposition a évolué sémantiquement pour signifier de nouvelles notions non locatives, telles que :

- a. le temporel : *de mon temps, l'an II de la Révolution*,
- b. la cause : *mourir de faim, de froid*,

¹ Explication puisée dans Alain Rey, *op. cit.*

² *Ibid.*

³ Cicéron, *Epistulae ad Atticum*, 8, 2, 3, cité par F. Gaffiot, *op. cit.*

⁴ Anonyme, *Le Querolus*, traduit par Louis Havet, F. Vieweg, 1880, Libraire-Éditeur, p. 27.

- c. le moyen : *vivre d'amour et d'eau fraîche, user de ruse,*
- d. la manière : *agir de concert, accepter de grand cœur, etc.,*
- e. l'emploi partitif issu de l'article contracté en *DU* (de + le > del > deu > du) exemple : *manger du pain*, et en *DES* avec l'article *les* (de + les > dels > des) : *préparer des pâtes, attraper des microbes* avec une évolution morphologique.

On pourrait aussi signaler que la préposition « *vers* » issue (v. 980) du latin classique *versus* (var. *versum*), comme particule invariable et signifiant « en direction de, du côté de » avec mouvement ou sans mouvement, acquiert une valeur temporelle au début du XII^e siècle « aux environs de ». Elle renvoie à l'idée d'approximation locative : *vers Bruxelles*, temporelle : *vers midi*, *vers ses soixante-dix ans*, etc. Cette préposition peut avoir des emplois abstraits pour marquer le terme, la fin : *vers sa chute*, *vers un règlement du conflit*, *vers la paix*. Cependant, dans l'agencement des différentes valeurs sémantiques, le sens premier demeure la spatialité.

En outre, les dictionnaires étymologiques nous informent que « *dans* » est issue, sous la forme *denz* (v. 1112), du bas latin *deintus* « au dedans, en dedans », de « *de* » et « *intus* » « de l'intérieur » puis simplement « à l'intérieur », dérivé de *in* (*en*). Son sémantisme premier est spatial, depuis 1170, on le trouve employé comme préposition, exprimant une circonstance de lieu : *Pierre se promène dans la forêt*, pour développer sa signification d'une nouvelle valeur temporelle (XIII^e s.) : *cela lui arriva dans son enfance, il arrive dans une heure*, et déployer l'idée de manière : *vivre dans l'angoisse, on l'admire dans tout ce qu'elle fait*, de situation : *dans le doute abstiens-toi*.

En comparant le sémantisme de la majorité des locutions prépositives, un trait saillant attire notre attention, c'est que plusieurs d'entre elles sont forgées à partir d'une base lexicale originellement liées au sémantisme locatif : *à destination de, à la place de, en amont de, en aval de, en dehors de*, etc.

Pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté, nous ferons remarquer que cette recherche a pu confirmer de manière consensuelle et récurrente ce postulat de départ, c.-à-d. celui de la primarité de la valeur spatiale des prépositions.

En effet, c'est l'attrait qu'exerçait, dans les dernières décennies, la linguistique cognitive appliquée au domaine des prépositions spatiales¹ qui a contribué à la relance des recherches qui s'y réfèrent. Cette théorie décrit les configurations

¹ Avec les travaux d'Herskovits, Lakoff, Jackendoff, Miller, Johnson-Laird, Langacker et Vandeloise.

locatives en disposant de plusieurs outils d'analyse : la physique, les représentations mentales, l'appareil perceptif, et surtout la métaphore, comme procédés explicatifs des transferts du domaine spatial vers le sens temporel et les multiples interprétations notionnelles.

Ces opérations d'abstraction ou d'emplois figurés s'opèrent, sans la plupart des cas, par le biais des transferts métaphoriques, souvent appelés « métaphores orientationnelles », du fait que la grande majorité d'entre elles « sont en rapport avec l'orientation spatiale : haut-bas, dedans-dehors, devant-derrière, dessus-dessous, profond-superficiel, central-périphérique¹ ». Ces orientations spatiales sont le corollaire du corps comme lieu de gestion de l'espace, centre de toute orientation spatiale. Car, somme toute, l'espace est lui-même la projection du corps, mesure de toutes choses.

De ce fait, ces métaphores orientationnelles corroborent notre opinion de transfert sémantique : ESPACE → TEMPS → NOTION², qui s'illustre bien dans les exemples suivants :

39. *He went up the stairs*³.

40. *When the year was up*⁴.

41. *I'm feeling up*⁵.

Ce principe générateur s'applique tout aussi bien à d'autres catégories linguistiques, où il est possible de dire, par exemple, avec le verbe *tomber* :

42. *il est tombé du premier étage* → valeur spatiale,

43. *la nuit tomba vite* → valeur temporelle,

44. *elle est tombée malade/enceinte/amoureuse/dans les pommes* → valeur notionnelle.

¹ George Lakoff et Mark Johnson, *Metaphors we live by*, University of Chicago, 1980, p. 16. C'est notre traduction : «*But there is another kind of metaphorical concept, one that does not structure one concept in terms of another but instead organizes a whole system of concepts with respect to one another. We will call these orientational metaphors, since most of them have to do with spatial orientation : up-down, in-out, front-back, on-off, deep-shallow, central-peripheral. These spatial orientations arise from the fact that we have bodies of the sort we have and that they function as they do in our physical environment.*»

² Nous ferons remarquer au passage que nous avons omis exprès la notion plus primitive de CORPS, parce qu'elle nous aurait engagée dans des considérations qui nous éloigneraient de notre sujet. En outre, nous focaliserons sur le fait que le processus va du plus concret vers le plus abstrait, comme nous avons essayé de le montrer à l'occasion de l'étude de la notion de primarité.

³ *Collins English French Electronic Dictionary*, Harper Collins Publishers, 2005. Traduction : « Il a monté l'escalier ».

⁴ *Ibid.* Traduction : « à la fin de l'année ».

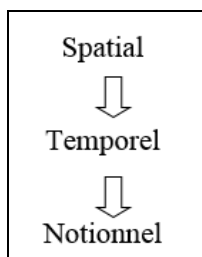
⁵ Lakoff, George et Johnson, Mark, *op. cit.*, p. 16. Traduction : « Je me sens bien. ».

Selon Groussier, la primarité se conçoit comme une logique relationnelle, dans laquelle l'idée de sémantisme spatial est à l'origine des autres valeurs : temporelle et notionnelle. C'est ce qui a été illustré par plusieurs cas étudiés en diachronie dans son approche généalogique appliquée à la sémantique prépositionnelle. Il faudrait préciser que son hypothèse, qui a abouti à des résultats importants, s'est principalement inspirée de la théorie de Piaget¹.

Cette linguiste aspirait à dégager, à partir des schèmes opératoires² représentatifs des prépositions spatiales, une espèce de systématique, voire une « fonction archétypale ». C'est pourquoi, elle confirme le principe métaphorique du transfert sémantique élaboré par les cognitivistes, et adhère aux « conditions d'une intégration des représentations spatiales en tant qu'archétypes à la théorie de la notion d'Antoine Culioli en introduisant le concept de "schème relationnel"³ ». En fait, la théorie culiolienne met en valeur l'importance de la localisation en tant qu'opération primaire et primordiale dans la construction d'un système de repérage par les relations déictiques, de topicalisation, analogue à une charpente assurant le parcours des structures langagières temporelles et notionnelles.

Le principe explicatif du transfert sémantique de Groussier, appliqué aux prépositions spatiales, arbore, comme modèle de dérivation diachronique, une catégorisation verticale similaire à la conception saussurienne du changement paradigmatique. Le modèle vertical (paradigmatique) s'oppose à l'approche développée par d'autres linguistes dans le domaine, à savoir Bernard Pottier⁴, Pierre Cadiot, et Ludo Mélis qui s'attachent au postulat de la polysémie horizontale. C'est ce que représentent respectivement les figures (5) et (6) :

Figure 5 : Approche **verticale** de la primarité spatiale selon Groussier.



¹ Piaget, Jean, *La psychologie de l'intelligence*, Armand Colin, Paris, 1947.

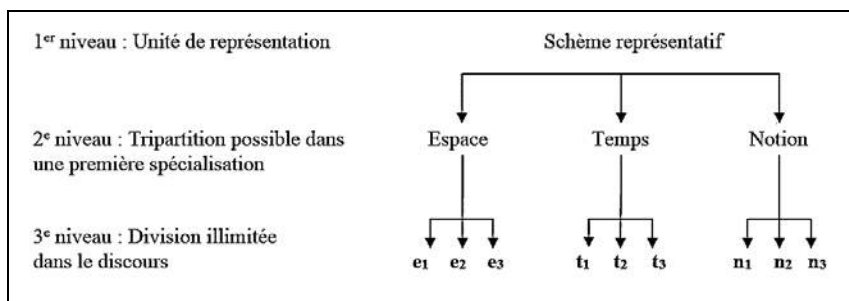
² *Ibid.*, p. 125. « Le schème opératoire d'ordre concret est un groupement de schèmes intuitifs, promus, par le fait de leur groupement même, au rang d'opérations réversibles ».

³ Marie-Line Groussier, *op. cit.*, p. 221.

⁴ Bernard Pottier, *op. cit.*, 1962, p. 127. « Les effets de sens sont regroupés en trois champs d'application (application spatiale, application temporelle et application notionnelle) ».

Le champ d'analyse des prépositions et, plus précisément, la thèse localiste sont au cœur de quelques controverses linguistiques. C'est ce qui transparaît dans les objections formulées par certains grammairiens contestant et relativisant la validité de la primarité de la valeur spatiale. Nous essaierons de démontrer les mécanismes qui sous-tendent les arguments avancés par les linguistes anti-localistes pour critiquer et invalider la thèse de la primarité du sémantisme spatial.

Figure 6 : Représentation **horizontale** des éléments de relation selon Pottier



Brøndal s'est inscrit en faux contre cette position, en arguant que toutes les « suppositions [localistes] sont boiteuses », dans la mesure où « les dimensions spatiales peuvent être séparées comme des formes autonomes, d'un côté du temps, de l'autre des autres formes d'intuition¹ ». Il infirme ainsi l'idée de filiation sémantique diachronique, pour lui substituer une conception qui met en parallèle toutes les intuitions (spatiales, temporelles et notionnelles) appliquées à l'étude des prépositions. En faisant ainsi, Brøndal nie la « thèse historique [selon laquelle] le sens primitif ou originel d'une préposition serait spatial ». Son exposé afférent à l'anti-primarité spatiale des prépositions se constate dans sa déduction, puisqu'il affirme que rien ne permet de prétendre que les images spatiales soient les seules existantes dans les langues primitives et que « même si c'était le cas, il n'en résulterait aucune conséquence pour les états de langue relativement récents où les prépositions commencent à se développer² ». Cela veut dire que notre intuition instinctive, purement localiste, en ce qui concerne la signification des prépositions, n'implique pas systématiquement un lien de dérivation entre l'application spatiale, les sens temporels et les emplois figurés.

En outre, afin de consolider cette antithèse, Pottier révèle un déséquilibre logique fondamental prouvant l'inapplicabilité de cette nouvelle science

¹ Viggo Brøndal, *op. cit.*, 1950, p. 25.

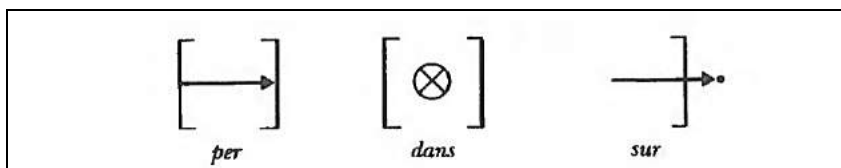
² *Ibid.*

cognitive au domaine linguistique. Dans cet ordre d'idées, il formule que : « le monde cognitif et les systèmes linguistiques ne sont pas en corrélations régulières... » et, par conséquent, il n'est pas « toujours aisé d'établir la limite entre entité primaire et entité secondaire¹ ». Son analyse de la « *grammaire spatiale* dont les figurations sont très iconiques² » renvoie à une image mentale unique et nous apprend que « cela n'implique pas que la spatialité domine, comme le voudraient les partisans du "localisme"³ ».

Toutefois, l'étude de la préposition « *dans* » tend à une même schématisation. Que l'on dise :

- a. *dans* la maison,
- b. *dans* la matinée,
- c. *dans* l'embarras

Figure 7 : Schéma représentant l'image mentale unique de prépositions selon Pottier



Quel que soit le champ d'application sémantique, ce schéma est une illustration simplifiée de nos différentes conceptualisations ou formulations langagières, qui se rejoignent quand il s'agit d'imaginer, de figurer ou de visualiser une représentation pour aboutir à une même image mentale.

Il est à retenir, dès lors, qu'il n'y a aucune raison de placer le spatial à la base, même si c'est ce domaine qui est le plus facilement imaginable⁴. Pour ce faire, il recourt à un certain nombre d'exemples tels que :

- a. *en* ville (spatial),
- b. *en* hiver (temporel),
- c. *en* grève (notionnel).

Dans sa réinterprétation du localisme⁵, André Rousseau entame son aperçu par un démenti de la systématique localiste en avançant quelques exemples

¹ Bernard Pottier, *op. cit.*, 1992, p. 94.

² *Ibid.*, p. 43.

³ *Ibid.*, p. 74.

⁴ *Ibid.*, p. 36.

⁵ André Rousseau, « Sur quelques conceptualisations de l'espace », *Faits de langue*, n°1, 1993, p. 159.

dont il ne cite qu'un seul : « *vor* » en allemand « possède à la fois un sens spatial (“*devant*”) et un sens temporel (“*avant*”) qui font d'elle une préposition de l'espace-temps¹ ». La simultanéité des emplois : spatial et temporel de cette préposition rend difficile l'acceptation de la thèse de la dérivation notionnelle (causale).

Le français dispose de cas considérés comme particuliers qui peuvent servir de contre-exemples. Nous pouvons en citer des exemples tels que *durant* et *pendant* (formés selon le processus de grammaticalisation à partir de participes présents de *pendre* et *durer*) qui expriment exclusivement la temporalité. Nous ne leur connaissons pas d'emplois spatiaux. Il existe même des relateurs qui s'opposeraient à la norme historique en passant du sémantisme temporel au sémantisme spatial. Nous citerons à cet effet la préposition *depuis* qui est une préposition composée par agglutination : *de* + *puis*. Ce mot grammatical « employé comme préposition, marque le point de départ dans le temps, à propos d'une période en cours, écoulée ou à venir » et diachroniquement, sa signification se développe, « par analogie, il marque aussi le point départ dans l'espace² ». Il en va ainsi de *avant*, *abanz*, qui appartenait d'abord au domaine temporel, signifiant *auparavant* pour s'étendre au domaine spatial. Ajoutons encore la préposition *dès* qui a un premier sens temporel, marquant le point de départ dans le temps, avant d'acquérir de nouvelles interprétations spatiales. Il est à remarquer que ces prépositions ne sont pas en mesure de véhiculer d'autres significations notionnelles.

De même, il arrive que la langue mette à la disposition des locuteurs quelques occurrences qui prennent le contrepied de la tendance sémantique générale qu'on vient d'observer. Tel est le cas des prépositions comme *avec*, *sans*, *malgré*, *sauf*, *excepté*, etc. dont la signification originelle est purement notionnelle, sans avoir d'autres extensions sémantiques (spatiales ou temporelles). D'ailleurs, ces relateurs semblent être « frappé[s] en quelque sorte de stérilité “lexicogénétique”³ ».

Pour illustrer la position anti-localiste, nous avons surtout eu recours à des cas dont le comportement sémantique diachronique est atypique (contre-exemples). Nous signalerons, dans ce cadre, tout d'abord le cas de *selon* qui est issu, d'après les dictionnaires étymologiques, du latin populaire *sublongum* « le long de » composé de *sub* (sous) et de *longum* (long). Le sens étymologique « le long de » est sorti d'usage (v. 1170, *solonc*) de même que la locution « de selon » (XIII^e s.) « dans le sens de la longueur », pour marquer ensuite

¹ *Ibid.*

² Alain Rey, *op. cit.*, la mise en forme en gras est pour souligner le sens.

³ Marie-Line Groussier, *op. cit.*, p. 224.

l'alternative. Dans ses significations modernes, cette préposition est purement notionnelle : la conformité : *faire quelque chose selon les règles*, le rapport : *selon l'expression consacrée*, le point de vue : *Évangile selon saint Jean*.

Il en est ainsi avec *hormis* qui représente la lexicalisation du syntagme *hors mis* « étant mis hors », « mis » étant le participe passé de mettre *mis* + *hors* « exclure ». Cette préposition forgée par agglutination d'unités à valeur spatiale ne signifie nullement l'idée d'espace, puisqu'elle a toujours signifié la notion d'exception : *aucun, nul, personne, hormis tel ou tel*.

À contrario, mentionnons que la préposition ***chez***, fondamentalement spatiale, présente un cas original infirmant le principe de transfert sémantique du domaine locatif vers les autres valeurs¹, puisqu'elle n'a pas pu évoluer ni morphologiquement ni sémantiquement (ni vers l'emploi temporel, ni vers les désignations notionnelles). Ce fait se justifierait, semble-t-il, par son origine nominale *casa*, qui veut dire « maison », « demeure », « lieu d'habitation ». Lors de sa grammaticalisation, cette préposition a suivi un parcours de figement morphologique qui s'est accompagné de diverses étapes de transformations phonétiques, mais aucune transformation sémantique.

Pour le reste, il est important de mettre le doigt sur un fait qu'en français la circonstance spatiale ne s'exprime grammaticalement que par des adverbes ou par des syntagmes prépositionnels. Cela est d'autant plus intéressant que les compléments circonstanciels au sémantisme spatial sont les seules unités grammaticales qui n'accèdent pas au statut plus complexe pour configurer des subordonnées circonstancielles de lieu². S'ajoute à cela le fait que ces unités à la base appartenant au domaine spatial, quand elles se transforment en conjonctions ou en locutions conjonctives, elles se restreignent, curieusement, aux valeurs temporelle et notionnelle. Pour illustrer ce qui précède, donnons-en quelques exemples : « *jusqu'à ce que* », « *avant que* », « *au moment où* » ; pour ce qui est des emplois temporels ; et « *au lieu que* » (l'opposition) - [« *au lieu de* » (l'alternative)], etc., pour les emplois notionnels.

Les divers contre-exemples précités dont le sémantisme premier relève du domaine temporel (e.g., *depuis, durant*) ou notionnel (e.g., *sauf, sans, avec*) affaiblissent le postulat de primarité spatiale. L'examen approfondi d'un

¹ *Chez* peut avoir des emplois figurés abstraits mais qui renvoient toujours à l'idée de spatialité : *chez Molière, chez l'ennemi, chez les anglais*, etc.

² Martin Riegel, Jean-Christophe Pellat et René Rioul, *op. cit.*, p. 486. « ...les compléments de lieu ne s'expriment jamais par des subordonnées circonstancielles, mais uniquement par des syntagmes prépositionnels (ou par des relatives substantivées...) ».

ensemble diversifié de prépositions nous amène à relativiser l'analyse desdites unités. Pour commencer, nous admettrons la probabilité de la solution proposée par André Rousseau,

la seule d'ailleurs à notre sens [qui] consisterait à refuser une hypothétique filiation allant du spatial au temporel et au notionnel, et à concevoir, dans le cadre d'une linguistique cognitive, l'ensemble du domaine des relations comme des représentations d'un réseau de relations abstraites¹.

En outre, les observations recueillies confirment le bien-fondé de deux hypothèses opposées en apparence, puisque les cas étudiés donnant des résultats positifs tant au niveau de la thèse de la primarité du spatiale que pour celle des anti-localistes. C'est ce qui s'atteste dans les deux approches horizontale (celle de Pottier) et verticale (celle de Groussier), illustrées par les deux graphiques ci-dessus. (Cf. *supra* figures 5 & 6).

Cette systématique de la primarité spatiale, soutenue par les études cognitivistes, appliquée à plusieurs langues (le français, l'anglais, l'allemand, etc.) a contraint certains linguistes anti-localistes à reconnaître sa validité. Tel est le cas de Rousseau qui admet que l'hypothèse localiste paraît démontrée par quelques exemples indiscutables :

Ainsi, le renouvellement du champ de la motivation en gothique, langue germanique du IV^e siècle, semble incontestablement faire appel à des prépositions ayant un emploi spatial bien attesté².

Au terme de cette description du transfert sémantique et notamment de la primarité de la valeur spatiale, nous nous attacherons à désenchevêtrer – ne serait-ce que partiellement – la problématique relative au degré de connexité entre l'espace et le temps. En effet, cette problématique continue de susciter des débats dans plusieurs domaines scientifiques.

6. La corrélation espace-temps

Il est incontestablement hors de question d'étudier la notion d'espace sans prendre en considération la dimension temporelle qui lui est indissociable aussi bien dans l'usage courant que dans le système langagier soutenu. Leur corrélation, qui se déploie à bien des égards, sert par exemple à relativiser le principe d'unidirectionnalité des transferts sémantiques. Dans cette optique, malgré les résistances qui ont émergé pour riposter à cette théorie de primarité

¹ André Rousseau, *op. cit.*, p. 159.

² *Ibid.*

spatiale, plusieurs études ont démontré le degré de connexité entre ces deux notions compossibles, voire inextricables.

La philosophie aristotélicienne a, entre autres questions, abordé celle de l'existence d'une affinité évidente voire d'un lien de parenté entre la notion d'espace et celle du temps, véhiculée par le mouvement, le changement d'état et le déplacement qui marquent nos représentations de l'univers. Le renvoi à ces repères semble nécessaire, puisqu'il explicite ainsi l'essence même du mouvement :

le moteur initial ; puis le mobile, ou l'objet mu ; en troisième lieu, le temps dans lequel le mouvement se fait ; enfin outre ces trois termes, il y a encore le point d'où l'on part, et celui où l'on arrive ; car tout mouvement part d'un certain point pour arriver à un autre point¹.

Aristote développe cette idée d'interdépendance entre l'espace et le temps à travers la notion de mouvement qui s'articule autour de trois catégories : la quantité, la qualité et le lieu. Il définit le mouvement dans la quantité comme un accroissement ou un dépérissement (la chose en mouvement grandit ou disparaît), dans la qualité comme le passage d'un état à un autre (de blanc à noir) qu'il nomme *altération*, et dans le lieu comme un déplacement (vers le haut ou vers le bas) qu'il nomme *translation*. Tout mouvement, accroissement, dépérissement, altération ou translation s'effectue de toute évidence dans l'espace, « car tout cela est dans l'espace² ». Le temps est l'une de ses mesures majeures : « le temps est une propriété, ou un mode du mouvement, dont il est le nombre³ ». Il considère ainsi le mouvement comme un corollaire d'un temps plus ou moins long : « tout mouvement se passe dans le temps⁴ ».

Aristote postule pour une conception fondée sur des rapprochements entre ces deux notions qui sont à concevoir corrélativement vis-à-vis du mouvement. Tout compte fait, il explique le mécanisme de la vitesse, comme mouvement dans l'espace :

il s'ensuit nécessairement qu'un corps qui est doué de plus de vitesse, parcourt plus d'espace en un temps égal, qu'il en parcourt autant dans un temps moindre, et même que dans un temps plus petit il peut en parcourir davantage⁵.

¹ Aristote, *op. cit.*, p. 275-276.

² *Ibid.*, p. 265.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*, p. 310.

⁵ *Ibid.*, p. 344.

Parmi les ouvrages qui auraient constitué une référence pour Bertrand Russell, mentionnons la *Physique* d'Aristote. Cet ouvrage lui a inspiré une méditation qu'il formule par cette image suggestive : « Le divorce entre l'histoire et la géographie est dû au divorce entre l'espace et le temps¹ ». En fait, nos perceptions physiques du monde sont fragmentaires et défailtantes au point d'oublier que ces deux notions sont à traiter conjointement. D'ailleurs, nous suggérons, par une mise en parallèle, que l'avancée des études spatiales (géométrie, géographie, géophysique, spatiologie, télécommunication par satellite : les balises radar de repérage et de transmission de mesures, etc.) est en rapport avec l'évolution des études sur le temps (histoire, démographie, vitesse, etc.). Ce sont deux processus synchrones qui rendent compte de deux domaines complémentaires, et ainsi interdépendants.

Pour rester dans le domaine qui est le nôtre, nous dirons que c'est dans le langage que ces deux notions supposées divergentes finissent par s'entrecroiser et s'harmoniser pour abolir leur clivage empirique, comme dans le monde des processus physiques.

Pour formaliser l'hypothèse d'Aristote, nous poserons comme postulat que : *L'espace se définit comme un laps de temps*².

Quels sont les fondements linguistiques validant ce postulat ?

C'est le sens étymologique de *moment*, appartenant au lexique temporel, qui établit la relation entre le domaine locatif et le domaine temporel. En effet, le terme « moment », nous disent les dictionnaires étymologiques, provient du « latin *momentum*, issu par contraction de *movimentum*, dérivé de *movere* “bouger, se déplacer” (mouvoir) ». À l'origine, « moment » signifiait donc « proprement “mouvement, impulsion, changement” et désigne concrètement le poids qui détermine le mouvement et l'impulsion d'une balance³ ». Cet exemple est à même de nous permettre de conclure, comme évoqué chez Aristote, que tout mouvement se déroulant dans l'espace est susceptible de se transformer en temps.

Dans coordonnées spatiales et coordonnées temporelles, Wagner a mis en exergue le parallélisme entre ces deux notions pour traduire leur complémentarité et leur interdépendance :

¹ Bertrand Russell, *ABC of Relativity*, The Bertrand Russell Peace Foundation Ltd, 2009, p. 120. « *The separation of history from geography rests upon the separation of time from space* ».

² Cf. définitions cognitivistes.

³ Alain Rey, *op. cit.*

Dès l'ancien français, le sujet parlant distingue fort clairement le domaine spatial du domaine temporel ; mais loin d'être frappé par les différences de conditions que présentent une localisation dans l'espace et l'opération correspondante dans le temps, il n'a cessé, semble-t-il, de ramener la seconde à la première. [...] Nous pouvons donc nous figurer l'opération psychologique du sujet parlant comme un essai de synthèse entre deux plans, en droit parfaitement étrangers l'un à l'autre. À l'aide de quel moyen terme cette opération fut-elle réalisée ? Sans doute à l'aide de l'idée de *mouvement* ; tout objet, toute personne en voie de changement de place, rentre, par le fait même, dans le cours du temps auquel semble échapper l'objet immobile¹.

En réponse au débat épistémologique portant sur la thèse localiste, Brøndal identifie les raisons selon lesquelles la corrélation espace-temps peut être perçue comme un duo analogue, tout en insistant sur les points de convergence, qui les unissent. Le premier argument qu'il avance est que *l'espace ne peut pas être séparé du temps* : « tous deux ne constituent, selon la physique la plus récente, que des côtés ou des ombres d'un même *continuum*² », en se référant à la théorie de Minkowski. Le deuxième argument repose sur la simultanéité et la proximité ou le contact qui ne « peuvent pas en réalité être séparés à l'intérieur d'un procès ou d'une observation », conformément au principe de relativité d'Einstein, ce qui fait que le « temps n'est pas secondaire [...] par rapport à l'espace³ ». Le troisième argument présente une conception d'équivalence entre toutes les dimensions, qu'elles soient spatiales ou temporelles, en s'appuyant sur les déductions d'Eddington⁴.

Le rapprochement entre ces deux domaines a été revisité dans les nouvelles théories des sciences du langage. Cela est dû à leur chevauchement et à leurs entrecroisements qui les rendent complexes du point de vue de la logique, de par leur double appartenance, puisque le locuteur disposant de cette potentialité lexicale peut produire des énoncés du genre :

- | | | |
|---------------------------------------|----|-------------------------------------|
| - un <u>long</u> chemin | vs | un <u>long</u> moment, |
| - une cité/bourgade <u>lointaine</u> | vs | une datel'époque <u>lointaine</u> , |
| - <u>d'ici</u> à la maison | vs | <u>d'ici</u> la semaine prochaine, |
| - le <u>bout</u> du tunnel | vs | le <u>bout</u> de la nuit, |
| - <u>atteindre</u> la ligne d'arrivée | vs | <u>atteindre</u> la maturité, |
| - <u>dès</u> l'entrée | vs | <u>dès</u> maintenant, etc. |

¹ R. L. Wagner, *op. cit.*, p. 163.

² Viggo Brøndal, *op. cit.*, 1950, p. 25.

³ *Ibid.*

⁴ Il s'agit de l'astrophysicien britannique Arthur Eddington, grâce auquel le monde prit connaissance de la théorie einsteinienne de la relativité.

Loin d'être hypothétiques, ces renvois sémantiques de ces deux notions espace-temps sont la preuve de leur relation d'interdépendance logique qui a sollicité tant de questionnements dans différentes branches des études scientifiques.

D'ailleurs, les sciences cognitives ont connu leur acmé dans l'analyse de l'espace avec d'éminents spécialistes, dont on peut citer Georges Lakoff et Mark Johnson qui, à travers leur œuvre majeure *Metaphors we live by*¹, défendent cette corrélation profonde entre l'espace et le temps. Leur connexité est clairement explicitée par cette image expressive : « *Le temps est un objet en mouvement*² ».

C'est bien la métaphore et la métonymie qui ont fourni des outils d'analyticité privilégiés de ce que Gilles Fauconnier³ appelle « *l'espace mental* ». Une première explication de ce lien se manifeste dans l'exemple : « *San Francisco est à une demi-heure de Berkeley*, dans ce cas, le temps (une demi-heure) désigne métonymiquement la distance⁴ ». Il s'agit également de la métaphore conceptuelle, un procédé fondamental dans la configuration de l'espace-temps dans le langage. En l'occurrence, l'exemple « *Hannouca est proche de Noël* » illustre bien le fait que le temps soit le *domaine cible* et l'espace le *domaine source*⁵.

De plus, dans *Semantics and cognition*, Jackendoff avance l'hypothèse selon laquelle la cognition temporelle ainsi que les extensions notionnelles sont toutes subordonnées à la connaissance de l'espace⁶.

7. Bilan des résultats

Nous estimons avoir montré les origines de la corrélation logique unissant les deux notions : espace-temps étant donné que leur enchevêtrement a retenu notre attention dans le développement consacré à la grammaticalisation. Rappelons que le retour à ce processus a été très utile dans l'analyse des modalités du transfert catégoriel en diachronie. C'est ce transfert du lexical

¹ George Lakoff et Mark Johnson, *op. cit.*

² *Ibid.*, p. 42 : « *Time is a moving object* ».

³ Gilles Fauconnier, *Espaces Mentaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

⁴ George Lakoff et Mark Johnson, *op. cit.*, p. 266. « *(Metonymy) San Francisco is a half hour from Berkeley. Here the time (a half hour) stands metonymically for the distance* ».

⁵ *Ibid.* « *(Metaphor) Chanukah is close to Christmas* ».

⁶ Ray Jackendoff, *op. cit.*, 1983, p. 188. « *In any semantic field of [EVENTS] and [STATES], the principal event-, state-, path-, and place-functions are a subset of those used for the analysis of spatial location and motion.* »

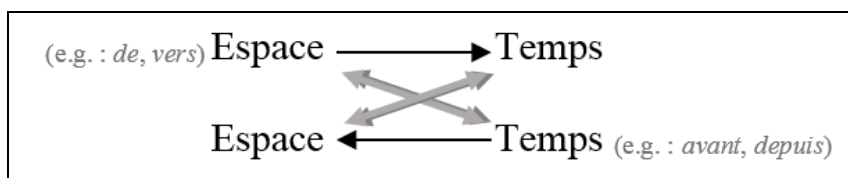
au grammatical ou au plus grammatical qui a abouti à la création d'unités polycatégorielles (à la fois adverbe et préposition), dont l'utilisateur ignore le lien de parenté, à l'instar de : *depuis*, *avant* et *après*.

À travers l'analyse historique, nous avons également explicité la filiation sémantique des prépositions spatio-temporelles, selon deux parcours différents :

- Un schéma canonique où la préposition spatiale subit un transfert pour acquérir une valeur temporelle comme *de*, *vers*, *à*, *au bout de*, *aux environs de*, etc.
- Un schéma dérogatoire où la préposition ayant un sens initial temporel reçoit ultérieurement une dimension spatiale comme *dès*, *depuis*, *avant*, etc.

Pour dire les choses plus formellement, il est possible de configurer le transfert des prépositions précédemment étudiées, selon deux alternatives à deux branches opposées, comme un processus réversible. De fait, il s'agit d'un échange dynamique justifiant l'extension réciproque de leurs réseaux sémantiques respectifs. Ce chassé-croisé des transferts spatio-temporels pourrait se simplifier par le graphique explicatif suivant :

Figure 8 : *Chassé-croisé des transferts spatio-temporels.*



Ce bref rappel vise à réanimer l'origine de la concordance syntaxique et sémantique de ces deux notions spatiales et temporelles, à travers l'analyse des prépositions.

Après avoir centré l'intérêt sur cette idée fondamentale mettant en évidence la relation entre l'espace et la préposition, nous délimiterons notre champ d'investigation à l'examen des prépositions susceptibles de configurer *l'intervalle spatial*.